Pénétration et circulation du sel de l'Atlantique en France septentrionale (VIII^e-XI^e siècles)

Olivier Bruand

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/abpo/284>

DOI : 10.4000/abpo.284

ISBN : 978-2-7535-1511-6

ISSN : 2108-6443

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 30 septembre 2008

Pagination : 7-32

ISBN : 978-2-7535-0772-2

ISSN : 0399-0826

Référence électronique

Olivier Bruand, « Pénétration et circulation du sel de l'Atlantique en France septentrionale (VIII^e-XI^e siècles) », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest* [En ligne], 115-3 | 2008, mis en ligne le 30 septembre 2010, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/abpo/284> ; DOI : 10.4000/abpo.284

Pénétration et circulation du sel de l'Atlantique en France septentrionale (VIII^e-XI^e siècles)

Olivier BRUAND

Université Blaise Pascal, Clermont-Ferrand

Aventin, ermite du VI^e siècle, voulut se retirer du monde dans une forêt près de Troyes. Désirant observer l'ascétisme le plus rigoureux, il partit avec du pain, des grains et des semences pour produire céréales et légumes, quelques outils et *pauxillum salis*, un peu de sel. Cette anecdote de la *Vita Aventini*, d'époque carolingienne, rappelle la présence indispensable du sel qu'il faut, dès le haut Moyen Âge, distribuer jusque dans les plus humbles villages¹.

Pourtant l'histoire du sel médiéval en Gaule avant le XI^e siècle est mal connue, car elle a été victime de la description pessimiste qui a longtemps prévalu pour l'activité économique du VII^e siècle à l'an mil. Il n'est plus possible désormais de se contenter de la formule rapide, autrefois proposée par Michel Mollat, d'une phase domaniale de la production et de la distribution du sel, d'autant moins crédible que le grand domaine exclusif apparaît de plus en plus comme un modèle théorique qui laissait en réalité une vaste place à des paysans extérieurs et à un commerce indépendant des grands réseaux monastiques². Au contraire, les mentions éparses dans différentes

---

1. *Vita Aventini*, *Acta Sanctorum Februarii* I, c. 5, p. 486 : *Nihil aliud secum detulit, nisi panem, rastrum, semen olerum, pauxillum salis, hordei granum, milium vel panicum*.

2. MOLLAT, Michel, LE GOFF, Jacques, JEANNIN, Pierre, « Questionnaire d'enquête sur le sel », *Revue du Nord*, 1956; MOLLAT, Michel, *Le Rôle du sel dans l'histoire*, Paris, 1968. La phase domaniale est encore présente chez Charles HIEGEL (« Le sel en Lorraine du VII^e au XIII^e siècle », *Annales de l'Est*, Nancy, 1981, p. 3-48) et chez Jean-Claude HOCQUET (*Le Sel et le pouvoir. De l'an mil à la révolution française*, Paris, 1985, p. 60-78) qui la conserve plus par habitude que par conviction. Pour les travaux sur le domaine et son rôle dans les échanges, on privilégiera l'historiographie des vingt dernières années avec les travaux d'Adriaan VERHULST, entre autres son « Étude comparative du régime domaniale classique à l'Est et à l'Ouest du Rhin à l'époque carolingienne », *Flaran*, 10, *La croissance agricole du haut Moyen-Âge. Chronologie, modalités, géographie*, Auch, 1990, p. 87-101, de TOUBERT, Pierre, « La part du grand domaine dans le décollage économique de l'Occident (VIII^e-X^e siècle

sources écrites, quelques indices tirés de l'étude de la circulation monétaire permettent de mieux apprécier les réalités de la production et de la distribution du sel marin en Gaule du nord, et d'accorder leur juste place aux nombreux établissements ecclésiastiques dotés de franchises sur le transport du sel.

Les zones de production

Les producteurs de sel marin sont présents sur la basse Loire et en Charente où de nombreux paludiers exploitent des marais salants, ainsi que le long des côtes de la Manche, mais on les connaît mal à cause d'archives quasi uniquement ecclésiastiques alors que les monastères et églises sont loin d'être les seuls propriétaires de salines. Ce sont là des biens fonciers comme les autres, qu'on peut acheter, vendre, détenir en bénéfice, ou en précaire. Religieux, aristocrates et entrepreneurs indépendants peuvent en contrôler. Ne voit-on pas en 821 les sauniers du littoral convoqués à Aix-la-Chapelle par Louis le Pieux ? N'a-t-on pas de multiples mentions d'achats ou de détention de droits sur des salines dans les cartulaires d'établissements proches du littoral comme d'autres plus au cœur des terres³ ? Certes on

---

cles) », *ibidem*, p. 53-86, ou de DEVROEY, Jean-Pierre, « L'espace des échanges économiques. Commerce, marché, communications et logistique dans le monde franc au IX^e siècle », dans *Settimane di studio del Centro italiano di studi sull'altomedioevo*, n° L, *Uomo e spazio nell'alto medioevo*, 4-8 avril 2002, Spolète, 2003, p. 347-395, ainsi que de nombreuses contributions allemandes sur la *Grundherrschaft*; dans l'impossibilité de donner toutes les références envisageables, je renvoie pour un résumé rapide à mon « Introduction », dans BARTHÉLEMY, Dominique et BRUAND, Olivier (dir.), *Les Pouvoirs locaux dans la France du centre et de l'ouest (VIII^e-X^e siècles). Implantation et moyens d'action*, Rennes, 2004, p. 15, le débat se situant entre ceux qui veulent faire du grand domaine un élément moteur des échanges et ceux qui n'y voient qu'un cadre probablement illisible pour les hommes du temps, auquel les historiens auraient accordé une place excessive à cause d'une documentation trop exclusivement appuyée sur les études du temporel de quelques grandes abbayes. Quoi qu'il en soit pour le trafic du sel, cf. *infra* la troisième partie de cet article.

3. Convocation au palais des sauniers, *MGH, Capitularia I*, n° 148, c.7, p. 300; pour le IX^e siècle, exemple d'achat de saline, *Cartulaire de Redon*, éd. A. de Courson, Paris, 1863, n° LX ou BURON, Gildas, « Pour une analyse du paysage salicole guérandais », *Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest*, tome 104, 1997, p. 7-45, aux p. 31-32; pour le X^e siècle, on relève de nombreuses salines aux mains d'établissements poitevins, cf. *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Cyprien de Poitiers*, n° 523, 525, 526, 528, actes des années 930-940, ou RICHARD, Alfred (dir.), *Chartes et documents pour l'histoire de l'abbaye de Saint-Maixent, Archives historiques du Poitou*, t. XVI-XVII, Poitiers, 1886, n° 14 de 939. L'abbaye de Cluny investit aussi dans des salines charentaises, *Recueil des chartes de l'abbaye de Cluny*, n° 2878, 2982 et 2986, entre 1049 et 1060, même si elle en détient déjà au pied du Jura en Portoise, *ibidem*, n° 2337, entre 996 et 1031. On retrouve ce même intérêt pour le contrôle de salines dans des actes qui concernent la Méditerranée avec des droits sur des salines concédés à l'évêque d'Elne en 898 et 899, *Recueil des actes de Charles III le Simple (893-923)*, éd. Ferdinand Lot et Philippe Lauer, Paris, 1940, n° XV et XXVI, ou à l'abbaye minervoise de Saint-Chinian, *ibidem*, n° XXV; enfin le prieuré vosgien de Lièpvre, qui est une dépendance de Saint-Denis implantée dans une vallée qui s'ouvre sur la plaine d'Alsace reçoit en 903 une saline en Lorraine à Marsal, *ibid.*, n° XLVII. Ces quelques exemples sont loin de correspondre la totalité des mentions de salines qu'on peut retrouver dans

doit se résoudre à ignorer les conditions de vie des paludiers, mais ce qui importe ici, c'est que la maîtrise d'une saline est appréciable, car c'est là un bien rentable et recherché, qui peut faire l'objet d'un véritable marché. Il faut d'ailleurs prendre garde à ne pas faire systématiquement des établissements religieux des pionniers en matière d'installations saunières car d'une part on les voit surtout acquérir des salines déjà en service, d'autre part ce qui les intéresse, c'est la rente qu'ils peuvent tirer de la production par les biais du prélèvement d'une coutume et il n'est pas sûr qu'ils se lancent dans un investissement dont le bénéfice n'est pas immédiat⁴.

À la variété des statuts des détenteurs de marais salants et des producteurs de sel répond aussi la diversité des régions productrices. Pour le sel marin, la préférence va à celui obtenu par évaporation naturelle et cela favorise les régions qui jouissent d'un ensoleillement suffisant et de côtes propices à l'installation de bassins peu profonds comme l'embouchure de la Loire qui était déjà une vieille région de tradition salicole dès l'époque protohistorique où apparaissent les premiers briquetages⁵.

La première zone de salins au haut Moyen Âge se trouve alors en pays de Retz, au sud de Nantes, au fond de la baie qui fut rebaptisée ultérieurement de Bourgneuf. Le paysage de l'époque est bien différent de l'actuel, avec des cours d'eaux au débit plus abondant et une côte beaucoup plus orientale. Il est vrai que le tracé du littoral au début du XIX^e siècle laissait encore apparaître une île de Bouin indépendante du Marais breton, tandis que le passage du Gois pour rejoindre Noirmoutier depuis Fromentine n'a guère été accessible avant le XVII^e siècle⁶. Mais, comme en témoigne l'itinéraire suivi par les moines de Noirmoutier en 836 lors du transfert des reliques de saint Philibert et de leur installation à *Deas* sur les rives du lac de Grandlieu, la côte du haut Moyen Âge est encore bien plus à l'est, car un grand golfe de faible profondeur s'étend jusqu'à une quinzaine de kilomètres à l'orient du rivage contemporain formant ainsi un espace particulièrement apte à la saliculture (cf. carte 1). On y retrouve les aires saunantes dans la vallée du Falleron, de Paulx à Saint-Étienne-de-Mer-Morte, tandis que les entrepôts, les *areae* de stockage s'installent immédiatement

---

les chartriers, qui eux-mêmes n'en ont jamais répertorié qu'un nombre insignifiant par rapport à la réalité.

4. D'une manière générale, on a sans doute tendance à exagérer le rôle pionnier des établissements religieux en matière de défrichement ou d'investissements, car eux seuls ont conservé quelques chartes décrivant des créations ou fondations nouvelles, mais il n'en demeure pas moins que la majorité des actes qui concernent les biens des temporels sont des acquisitions de terres déjà exploitées; il en va d'ailleurs de même avec les installations saunières.

5. TONNERRE, Noël-Yves, *Naissance de la Bretagne*, Presses universitaires d'Angers, Angers, 1994, p. 23-24, signale des installations de production de sel de l'époque de la Tène au sud de la Loire, près de Saint-Michel-Chef-Chef; il s'agit alors de sites à augets. TESSIER, Michel, *Les Origines de l'exploitation du sel en Loire-Atlantique. Pays de Retz et pays de Guérande*, Nantes, Société nantaise de Préhistoire, 2004, 11 p.

6. Carte dite de Cassini, feuille Nantes.

Carte 1 – Les salines ligériennes (VII^e-XI^e siècles)

au nord, dans la vallée du Tenu, où se trouve le *Portus Vetraria*, point de contrôle et débouché principal du sel marin carolingien⁷. Cet endroit avait déjà une importance considérable et était siège d'un fisc dès l'époque mérovingienne⁸. Le tracé de la côte de l'Antiquité avec ses installations salicoles a d'ailleurs été soigneusement relevé par Loïc Ménanteau qui confirme ainsi par l'étude de terrain les apports de la documentation écrite⁹. Les marais

7. BRUNTERC'H, Jean-Pierre, *L'Extension du ressort politique et religieux du Nantais au sud de la Loire : essai sur les origines de la dislocation du pagus d'Herbauge*, Paris, université de Paris IV, 1981 ; BRUAND, Olivier, *Voyageurs et marchandises aux temps carolingiens : les réseaux de communication entre Loire et Meuse aux VIII^e et IX^e siècles*, Bibliothèque du Moyen Âge, 20, Bruxelles, De Boeck Université, 2002, p. 185-187 ; TONNERRE, Noël-Yves, *Naissance de la Bretagne*, op. cit. Pour la translation des reliques, BRUNTERC'H, Jean-Pierre, op. cit., p. 50.

8. BRUAND, Olivier, « Circulation monétaire et pouvoirs politiques locaux sous les Mérovingiens et les Carolingiens (du VII^e au IX^e siècle) », dans *L'argent au Moyen Âge*, actes du XXXVIII^e Congrès de la Société des médiévistes de l'Enseignement supérieur de Clermont-Ferrand, 30 mai-2 juin 1997, Paris, 1998, p. 47-59.

9. VILLALOBOS, Carlos Alonso et MÉNANTEAU, Loïc, « Paléoenvironnements et techniques de production du sel marin (par ignition ou insolation) durant l'Antiquité : les cas des baies de Bourgneuf (France) et de Cadix (Espagne) », dans HOCQUET, Jean-Claude et SARRAZIN, Jean-Luc (dir.), *Le Sel de la Baie. Histoire, archéologie, ethnologie des sels atlantiques*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2006, p. 87-103, notamment p. 97-101, où l'auteur met en évidence dès l'époque romaine le transport des charges de sel des rives

salants du pays de Retz conservent encore une forte activité au-delà de l'an mil puisqu'on retrouve en 1004 la concession de deux salines au fond de la baie de Bourgneuf à Déols et que le château de Machecoul, antérieur à 1040, est érigé précisément sur la rive nord du golfe, en lisière des marais salants et au débouché de la route qui conduit à Sainte-Même-le-Tenu, à quatre kilomètres au nord, sans doute pour contrôler le trafic du sel¹⁰. Plus au nord, le château du Migron est érigé à la même date sur les bords de Loire, au débouché du Tenu sur le fleuve pour surveiller ainsi la rivière par laquelle les charges de sel embarquées au *portus Vetraria* arrivent sur le fleuve en ayant ainsi évité le trajet par la voie maritime qui demande des navires bien plus élaborés, capables de manœuvrer pour doubler la pointe de Saint-Gildas, où les courants sont redoutables, tandis que sur le Tenu de simples plates suffisent¹¹. Enfin, il n'est pas exclu qu'il y ait eu également dans le secteur de l'estuaire de la Loire des salines si on en croit un diplôme de Louis le Pieux qui en signale dans la villa de *Scobrit*, aujourd'hui Saint-Viaud¹². On a aussi des indices qui attestent d'une production ancienne de sel à Noirmoutier même, puisque Saint-Martin de Tours ainsi que Jumièges s'y approvisionnent au VII^e siècle, alors que l'île est pourtant présentée par Ermentaire comme une terre lointaine isolée par les courants¹³.

septentrionales du golfe de Machecoul à la vallée du Tenu, confirmant et repoussant ainsi à la fin de l'époque romaine une constatation que j'avais mise en évidence pour l'époque carolingienne en 1992.

10. TONNERRE, Noël-Yves, « Les premiers châtelains et la nouvelle géographie politique du comté nantais », dans BARTHÉLEMY, Dominique et BRUAND, Olivier (dir.), *Les Pouvoirs locaux...*, op. cit., p. 39-59, spécialement p. 44 et 50.

11. *Ibidem*, loc. cit. Le château du Migron a été le siège d'une vicomté assez éphémère, qui n'existe plus au XII^e siècle. L'importance de la production respective des marais salants du nord ou du sud de la Loire a pu jouer un rôle dans l'implantation puis la disparition de cette place. D'une part la montée en puissance des marais salants de Guérande a sans doute affaibli les seigneurs qui défendaient le sel du pays de Retz et qui ont dû avoir du mal à conserver une forteresse emblématique sur la rive sud du fleuve, d'autre part il n'est pas certain que toute la production des salines de la Baie ait bien transité par le Tenu, car dans la charte de 1004 (cf. *infra* note 33) en faveur de Déols et de son annexe locale de Saint-Donatien-et-Rogatien, cet établissement obtient des facilités difficiles à préciser sur l'Ognon : *...ego igitur, in Dei nomine, Judicialis comes, dono... unam salinam que vocatur Pulcheu, que est Guigonis. Item dono unam exclusam in Tonu aqua et quadraginta lu [...] de censo in Ognum*. On peut envisager que le cens perçu sur l'Ognon concerne des charges de sel qui auraient transité par le Tenu, l'Acheneau, le lac de Grandlieu et l'Ognon pour être débarquées à Pont-Saint-Martin, à 10 kilomètres au sud de Rezé; cette dernière station est clairement désignée comme un entrepôt pour le trafic du sel par l'hagiographie (cf. *infra* note 39). Il y aurait donc au moins deux routes possibles pour acheminer le sel du Pays de Retz sur la Loire.

12. Diplôme de Louis le Pieux, *Recueil des historiens des Gaules et de la France*, t. VI, dir. Dom BOUQUET, Paris, 1749, n° CCXXXIX, p. 628 du 27 novembre 839, par lequel l'empereur remet à la communauté de Noirmoutier, repliée à Saint-Philbert-de-Grandlieu depuis 836, une *villa* avec son église et toutes ses terres et appartenances parmi lesquelles la formule description mentionne des *salinis*; il s'agit apparemment bien de marais salants et non d'*areae* de stockage.

13. Pour Saint-Martin de Tours, Jean-Christophe CASSARD (*Les Bretons de Nomoë*, Brasparts, 1990, p. 123) cite un fragment de compte (BNF, manuscrit latin, n° 9950, en cur-

On retrouve les salines au nord de la Loire, sur l'île de Batz et à Guérande. Ces marais de la rive septentrionale, qui sont à l'époque carolingienne nettement moins étendus qu'en Pays de Retz, prennent leur essor à partir du milieu du IX^e siècle. En l'absence de données irréfutables, on s'interroge encore sur le tracé exact de la côte au haut Moyen Âge. On ne peut ainsi déterminer si l'île de Batz était ou non rattachée au littoral. Il est certain que la partie sud de la Grande Brière a été inondée jusqu'au VI^e siècle, mais il est très difficile de dater le reflux de la mer et l'apparition des deux tombolos, de Penbron à l'ouest, et de la Baule au sud-est, qui pourtant avaient commencé à se former avant le IX^e siècle. La dune de Penbron était en tout cas déjà suffisamment importante pour permettre l'édification de marais salants et de pêcheries à Bronaril et on en trouve aussi vers Saillé. Néanmoins tous les documents parlent de Batz comme d'une île. Certes les miracles de saint Aubin, rédigés au XI^e siècle, placent le vicus de *Gueuran* sur la côte, mais on ne sait s'il s'agit là d'une imprécision, le terme s'appliquant à tout le territoire guérandais, ou d'une réalité géographique qui prend en compte les évolutions récentes avec l'expansion des salines de la rive septentrionale qui supplantent celles du pays de Retz¹⁴. Dès lors, à partir du XI^e siècle, c'est bien la zone guérandaise qui devient le centre principal des salines, comme l'atteste une franchise de navigation accordée à Marmoutier par le comte d'Anjou Geoffroy Martel vers 1041-1045 pour une nef chargée de sel de Guérande¹⁵.

sive du VII^e ou début VIII^e siècle) qui accorde à cette abbaye une rente de 400 livres de sel de Noirmoutier. Pour Jumièges, cf. Dietrich CLAUDE („Die Handwerker der Merowingerzeit nach den erzählenden und urkundlichen Quellen“, in *Das Handwerk in vor- und frühgeschichtlicher Zeit, Abhandlungen der Akademie der Wissenschaft*, éd. Herbert Jankuhn et Walter Jansen, Göttingen, 1981, p. 204-266) qui analyse à la p. 212 un texte qu'il attribue à la fin du VII^e ou au début du VIII^e siècle : *Codex parisinus*, 9550, « *Fiunt in summa sal libras CCC de areas monastirii Eriense* » (*Monumenta Germaniae Historica, Scriptores rerum Merovingicarum*, III, p. 22). À la date de ce document, il s'agit bien de Noirmoutier, que les moines ne quittent devant le péril normand qu'en 836, ce qui ne laisse en rien présager l'abandon des salines nettement moins intéressantes qu'une abbaye pour des pillards. Ermentaire considère pourtant que l'île est parfois difficile d'accès, comme en témoigne un passage des *Miracula Filiberti*, I, c. 5 : *Ipsa insula, ledonibus maxime impediens, non semper accessibilis esse potest nostratibus*; mais il ne faut pas prendre sa description au pied de la lettre, car comme tout bon hagiographe, il met ici en valeur l'intervention du saint qui triomphe des difficultés naturelles. Il est vrai que l'abbaye peut aussi avoir des salines en baie de Machecoul.

14. BRUAND, Olivier, *Voyageurs...*, *op. cit.*, p. 187; BRUNTERC'H, Jean-Pierre, *L'extension...*, *op. cit.*, p. 96-97; TONNERRE, Noël-Yves, *Naissance...*, *op. cit.*, p. 28 et 63-64. Pour le tracé du littoral, BURON, Gildas, *op. cit.*, p. 30-33. Pour BRONARIL, *Cartulaire de l'abbaye de Redon en Bretagne*, éd. A. de COURSON, « Collection de documents inédits sur l'histoire de France », Paris, 1863, chartes n° XXII, XXIII, LXXII, XXXIX, entre 854 et 869. CASSARD, Jean-Christophe, *Les Bretons...*, *op. cit.*, p. 100, opte pour une île de Batz encore séparée du continent et juste rattaché par un cordon de salines autour de Saillé. Pour Guérande, la description des *Miracula Sancti Albini, Acta Sanctorum Martii VII*, I est ambiguë : « *In Venetensi namque territorio vicus quidam est in littore oceanis mari situs quem Britannica Gueuran vocant, ob plurimum commercium salis valde populosus.* » La charte LX du *Cartulaire de Redon* et les *miracula Sancti Filiberti, Acta Sanctorum Augustii IV*, 47, parlent de l'*insula Bafus*.

15. MARCHÉGAY, Paul (dir.), *Les Prieurs de Marmoutier en Anjou. Inventaire des titres et suppléments aux chartes des X^e et XI^e siècles*, Archives d'Anjou, Angers 1849-1854, t. 2, p. 50-

Dès qu'on s'éloigne de l'embouchure de la Loire, les données deviennent moins précises. On peine à décrire l'activité salicole plus méridionale pour laquelle les indices demeurent plus rares avant le x^e siècle, sans doute à cause d'une mauvaise conservation des sources, malgré une indication fugitive dans un diplôme en faveur de Charroux qui mentionne une autorisation de navigation en franchise sur la mer et la Loire pour trois navires, ce qui indique que l'abbaye dispose ainsi d'un débouché maritime à l'embouchure de la Charente au bord de laquelle elle est bâtie¹⁶. Toutefois il semble bien que les sauniers charentais n'aient encore exercé qu'une activité modérée à l'époque carolingienne, sans doute parce que là aussi la mer qui pénètre encore loin dans les terres entre Luçon et l'embouchure de ce petit fleuve n'en faisait pas encore un terrain aussi propice à l'installation de nombreux marais salants qui ont conquis peu à peu le paysage en suivant le reflux des eaux. D'ailleurs, au milieu du ix^e siècle, les franchises de circulation sur la Charente, la Dordogne et la Garonne pour les navires de l'abbaye de Saint-Maixent plaident plutôt pour l'existence d'un trafic saunier local qui se cantonnerait en priorité à l'approvisionnement des terres aquitaines sans écouler beaucoup de sel vers les entrepôts ligériens¹⁷. Apparemment les

51, par laquelle le comte fait accompagner par un de ses officiers entre Champtoceaux et Tours *navem Sancti Martini, quae de Guerranda sale onusta illis diebus remeabat*.

16. BOUQUET, *op. cit.*, VI, n° CLIX ou *Regesta imperii. Die regesten des Kaiserreiches unter der Karolingern (751-918)*, éd. BÖHMER et MÜHLBACHER, 2^e édition revue et complétée par Carlrichard Brühl et H. Kaminsky, 1966, n° 913; c'est cette version que donne aussi Alain STOCLET, *Immunes ab omni teloneo. Étude de diplomatique, de philologie et d'histoire sur l'exemption de tonlieux au haut Moyen Âge et spécialement sur la praeceptio de navibus*, Bibliothèque de l'Institut belge de Rome, XLV, Bruxelles-Rome, 1999, p. 411-412. À vrai dire, l'acte ne signale pas expressément que la communauté charentaise ait déjà fait circuler des navires sur la Charente ou le littoral picton dès le premier tiers du ix^e siècle, ni que le sel ait été la marchandise principale mais ceci peut se déduire de la rédaction qui évoque une navigation sur la mer et la Loire, ce qui laisse croire que les navires monastiques quittent un port d'attache à l'embouchure du bassin de la Charente et suivent la côte en cabotage pour rejoindre l'axe ligérien; si ces embarcations capables d'affronter la haute mer ne sont pas celles qui remontent la Charente, il n'en demeure pas moins qu'elles embarquent leur cargaison aux bouches du fleuve et qu'on est en droit d'imaginer que c'est bien du sel qu'elles transportent pour le distribuer tout au long de la Loire. Dès lors rien n'exclut alors que des barques plus modestes aient assuré aussi un transit régulier entre l'abbaye, bâtie au bord de la Charente de l'aveu même du diplôme impérial, et son embouchure. Texte latin : *Notum igitur esse volumus [...] quia vir venerabilis Gundbaldus abbas monasterii Karoff, quod est situm in pago Pictavensi, super fluvium Karantone [...] obsecrans clemenciam nostram ut eidem monasterio et congregatione ibi Deo famulanti teloneum de tribus navis, que per Ligeris fluvium, sive per cetera flumina, necnon et per mare ob utilitates et necessitates ipsius congragationis discurrere videntur, ob emolumentum anime nostre conceredemus. Cujus precibus [...] acquievimus [...] et beneficium, quod nobis postulavit, eidem monasterio suisque rectoribus fieri jussimus per quem [...] precipimus ut ubicumque predictae tres naves, que per Ligeris fluvium, ut diximus, et per cetera flumina, necnon et per mare discurrere videntur, advenerint, aut aliquem accessum habuerint, nullum teloneum, ripaticum, etc.*

17. JEANNE-ROSE, Olivier, « Ports, marchands et marchandises. Aspects économiques du littoral poitevin (IX^e-XII^e siècles) », dans GUILLEMET, Dominique et PÉRET, Jacques (dir.), *Les Sociétés littorales du Centre-Ouest atlantique de la Préhistoire à nos jours*, actes du colloque international de la mer, Rochefort, 18-20 avril 1995, Mémoires de la Société

actes en faveur de Charroux et de Saint-Maixent semblent contradictoires, le premier établissement pouvant participer au trafic ligérien, tandis que le second ne s'y intéresse pas. C'est sans doute là une impression qui naît d'une documentation clairsemée, mais qui montre que l'attachement à la production de sel n'est pas toujours très prononcé en Poitou au IX^e siècle. Néanmoins la saliculture semble y prendre son essor au cours des X^e et XI^e siècles où on peut localiser les premiers marais salants ainsi que l'attrait grandissant des établissements religieux pour le contrôle d'installations salicoles, au point qu'on peut presque parler de course à la mer dans les cartulaires poitevins¹⁸. Reconstituer de façon acceptable la zone des salines demeure néanmoins une gageure, car bien des installations ne sont signalées que par des toponymes difficiles à retrouver dans une région où les côtes anciennes demeurent mal connues; de plus, retrouver le littoral fossile ne permet pas forcément de localiser les aires salicoles installées en arrière des côtes dans des marais et des lagunes qui ont aussi été comblés au fil du temps. Les premières mentions de marais salants charentais dans les actes du X^e siècle montrent, à l'instar des bouches de la Loire, un décalage évident entre les zones d'implantation des aires saunantes anciennes, déjà fort nombreuses, et celles qui furent consacrées ultérieurement à cette activité¹⁹; cette première génération de salines charentaises s'implante principalement entre Voutron au sud et la région rochelaise au nord,

---

des Antiquaires de l'Ouest et des musées de Poitiers, 5^e série, tome IV, 1996, p. 115-142. BRUAND, Olivier, « Diffusion du sel de l'Atlantique et circulation monétaire au haut Moyen Âge », dans HOCQUET, Jean-Claude et SARRAZIN, Jean-Luc (dir.), *Le Sel de la Baie. Histoire, archéologie, ethnologie des sels atlantiques*, actes du colloque international de l'université de Nantes, 16-18 septembre 2004, Rennes, Presses universitaires de Rennes, p. 197-221; cet article, bâti à partir de la piste numismatique, montre un démarrage de la région charentaise à partir de l'époque carolingienne, sans que pour autant les salines poitevines aient encore l'importance de celles du pays de Retz. Pour Saint-Maixent, diplôme interpolé de Pépin I^{er} d'Aquitaine, en réalité de Pépin II, *Recueil des actes de Pépin I^{er} et Pépin II, rois d'Aquitaine, 814-848*, n° LXVI, 25 mars 848.

18. TRÉFFORT, Cécile, « Moines, monastères et prieurés charentais au Moyen Âge. Quelques réflexions autour d'un projet collectif en cours », dans PICHOT, Daniel et MAZEL, Florian (dir.), *Prieurés et société au Moyen Âge, Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest*, 2006, t. 113, n° 3, p. 167-188.

19. DUGUET, Jacques, « L'Aunis au X^e siècle. La question du pagus alienensis », dans *Roccafotis*, 3^e série, n° 9, janvier 1992, p. 5-20 ou en ligne sur [<http://poitou.ifrance.com/pagus.htm>] a fait un relevé des salines connues pour le X^e et le début du XI^e siècle qui montre qu'à la date où elles apparaissent dans les chartes par intégration dans les patrimoines monastiques, il s'agit d'installations déjà bien implantées. On trouve ainsi la première mention d'une saline à Tasdon en 892, *Archives historiques du Poitou, XVI, chartes et documents pour servir à l'histoire de l'abbaye de Saint-Maixent*, n° 6 et à de multiples reprises, les aires saunantes se comptent par dizaines; à Angoute, commune de Châtellaillon, on a 50 *areae*, *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Jean d'Angély*, n° 365; *ibidem*, n° 356, 357, 363, 365 et 382, plusieurs salines à Aytré, dont une donation de 136 *areae*; *ibid.* à Cramahé, commune de Salles-sur-Mer, plusieurs donations de salines dont n° 365 et 423 qui comportent 290 *areae* en deux endroits différents; *ibid.*, n° 365 et 407, vers 987-996, à Girons, sans doute Saint-Vivien, 120 *areae*; *ibid.*, n° 365, à la Jarne, 80 *areae*. Nombre de ces salines sont d'ailleurs désignées par un anthroponyme, preuve s'il en est qu'elles ont fait partie de patrimoines laïques avant de passer dans les mains des monastères.

sans doute parce que tant le marais vendéen que les environs de Rochefort sont encore largement le domaine de la mer avec des golfes qui forment de profondes échancrures qui pénètrent largement dans l'intérieur des terres actuelles, qu'on soit vers l'anse de l'Aiguillon ou de part et d'autre de l'embouchure de la Charente (cf. carte 2)²⁰.

Carte 2 – Les salines charentaises

20. FAUCHERRE, Nicolas et FAUX, Erwan, « Essai de cartographie d'un marais salant médiéval : les salines de Voutron (X^e-XI^e siècle) », dans *Roccafotis*, 3^e série, n° 31, 2003, p. 133-138. On peut aussi avoir des indications sur le tracé de la côte charentaise en recourant à Sarah RÉAULT-MILLE, « Paysages et techniques salicoles : essai de lecture géo-ethno-historique de paysages de marais salants (littoral de la Charente-Maritime, France) », dans HOCQUET, Jean-Claude, SARRAZIN, Jean-Luc, *Le sel de la Baie...*, op. cit., p. 165-177 et spécialement p. 166, figure 2.

Si on longe le littoral vers le septentrion, une production encore mal connue existe en Vannetais²¹. Dans la Manche, on a aussi des traces fugaces de production saunière en Normandie et sur la côte picarde ou flamande. L'abbaye de Jumièges notamment faisait venir son sel du Cotentin²². C'était aussi le cas de Saint-Bertin avait longtemps conservé des intérêts dans la région avant de les céder en 663 à Saint-Quentin. Certes on ne peut affirmer avec certitude que les moines audomarois aient eu une *villa* pour en tirer du sel, mais force est de constater qu'ils la cèdent à leurs confrères vermandois contre des vignes, or la région de Saint-Quentin, au cœur du vignoble de l'Aisne, leur permettait de s'approvisionner aisément en vin de bonne qualité, dont toutes les abbayes sont friandes, et qu'il était impossible d'obtenir autour de Saint-Bertin alors que renoncer aux terres du Cotentin ne coûtait pas beaucoup puisque les tenanciers de l'abbaye installés sur les côtes du Pas-de-Calais fournissaient des cens en sel²³. On trouve enfin d'autres salines en Talou, sur la côte normande entre Seine et Somme, qui sont aussi sous le contrôle de Jumièges et plus au nord encore des sauniers sur l'île de Walcheren et en Frise²⁴. Dans ces deux derniers cas il s'agit de sel obtenu par chauffage de la saumure, puisque l'abbaye rhénane de Lorsch y est propriétaire de *XVII culinas ad*

21. ERMOLD LE NOIR, *Poème à Louis le Pieux*, éd. Edmond FARAL, « Classiques de l'histoire de France », n° 14, Paris, 1932, p. 114 : « *Veneda cui nomen Galli dixere priores, pisce repleta, salis est quoque dives opes.* »

22. *Gesta abbatum Fontanellensium, Constitutio Anglesig abbatis, Monumenta Germaniae Historica, Scriptores II* : « *De Corialinse salis modios XXV.* » Vingt-cinq muids correspondent à peu près à 1300 litres de sel, si on admet un muid carolingien uniforme de l'ordre de la cinquantaine de litres. Pour la taille du muid diverses valeurs ont été proposées, depuis Benjamin Guérard qui l'avait fixé à 52,2 litres au milieu du XIX^e siècle, jusqu'aux interprétations des historiens postérieurs qui oscillent entre 40 et 55 litres à l'époque carolingienne, cf. DEVROEY, Jean-Pierre, *Puissants et misérables. Système social et monde paysan dans l'Europe des Francs (VI^e-IX^e siècles)*, Bruxelles, 2006, p. 187, note 170 ; à vrai dire il n'y a jamais eu de muid carolingien uniforme malgré les tentatives réglementaires des souverains comme le rappelle Harald Witthöft, « *Denarius novus, modius publius und libra panis im Frankfurter Kapitular. Elemente und Struktur einer materiellen Ordnung in Fränkischer Zeit* », dans BERNDT, Rainer (éd.), *Das Frankfurter Konzil von 794. Kristallisationspunkt karolingischer Kultur. Quellen und Abhandlungen zur mittelhochrheinischen Kirchengeschichte* 80, Teil 1, *Politik und Kirche*, Mayence, 1997, p. 219-252, à la p. 234. L'ordre de grandeur d'une cinquantaine de litres, avec une variation possible selon les produits de densités différentes semble néanmoins acceptable, sans être pour autant d'une exactitude mathématique.

23. *Diplomata Belgica ante annum millesimum centesimum scripta*, éd. M. GYSSELING et A. C. KOCH, Bruxelles, 1950, n° I, février 663, charte d'échange entre Saint-Bertin qui cède une villa en Cotentin et Saint-Quentin qui donne des vignes en Vermandois ; *ibidem*, n° XXII, octobre 806, cens en sel pour Saint-Bertin : *annis singulis censum, id est modia X de sale*, soit un peu plus de 500 litres.

24. BRUAND, Olivier, *Voyageurs...*, *op. cit.*, p. 439. *Gesta abbatum Fontanellensium, op. cit., gesta Teutsindi abbatis, c. 10* : mention des « *areas salinarum piscationumque* » sur la côte du pagus du Talou, entre la Béthune et la Bresle. L'abbaye de Lorsch reçut en 775-776 des poêles à sel à Walcheren, cf. *Codex Laureshamensis*, éd. Karl GLÖCKNER, Darmstadt, 1960, I, p. 830, n° 97. Nivelles a pour sa mense conventuelle un pêcherie, des serfs et une terre *ad salem* en Frise, cf. *Recueil des actes de Charles II le Chauve*, éd. Georges TESSIER, Paris, 1943-1955, II, n° 433, 9 juillet 877.

sal faciendum. Toutes ces indications sont fragmentaires mais confirment néanmoins une activité saunière tout au long des côtes. Au nord de la Somme, elle a plus de chances d'être réservée à un usage régional car il n'y a pas en ces régions de marais salants et le sel obtenu par chauffage était plus onéreux. Il semble de plus que ces régions n'étaient pas auto-suffisantes et devaient recourir à un approvisionnement complémentaire collecté aux bouches de la Loire.

Le réseau de distribution

Produire le sel n'était pas tout, il fallait aussi le distribuer. Peut-on retrouver les circuits d'échange, les points de contrôle du trafic et les voies de pénétration dans l'intérieur des terres du sel marin ? À nouveau la réponse demeure incomplète à cause de la rareté des sources qui interdisent de connaître le détail, mais il est toutefois possible d'esquisser une carte de l'approvisionnement de diverses régions.

Si le sel marin atlantique a une région de chalandise habituelle (cf. carte 3), il y est parfois soumis à la concurrence, surtout en période de pénurie. Ainsi dans la première moitié du IX^e siècle voit-on l'évêque Jérémie de Sens écrire à son collègue Frothaire de Toul pour réclamer du sel lorrain :

« Par ailleurs, voilà qu'en notre province le sel va être fort cher cette année, car, à cause des pluies tombées sur les salines du bord de mer, où on le produit d'ordinaire, on n'a pu en mener la fabrication jusqu'au moment où nous considérons qu'on peut en faire quelque chose, même si ce n'est de façon parfaite²⁵. »

On ne saurait mieux dire que le sel était soumis à la loi de l'offre et de la demande, et le consommateur averti veillait à la qualité d'un produit essentiel pour conserver viandes et fromages. La fabrication du sel est en effet une activité saisonnière, ce qui favorisait habituellement les paludiers des régions nantaise et charentaise qui pouvaient travailler du printemps au début de l'automne alors que l'activité de ceux de la Manche ne pouvait dépasser les deux à trois mois, à moins de recourir, comme en Flandre et en Frise, au chauffage de la saumure. Mais il faut alors compter le prix du combustible, du bois ou plus certainement de la tourbe en terre frisonne, le temps de sa préparation, ce qui faisait de ce sel un produit plus cher, davantage réservé au marché local, tandis que le faible coût du sel ligérien permettait une diffusion beaucoup plus lointaine.

---

25. *Monumenta Germaniae Historica, Epistolae Karolini aevi*, III, p. 278, n° 3 ou *La correspondance d'un évêque carolingien, Frothaire de Toul (ca 813-847)*, « Textes et documents d'histoire médiévale 2 », CNRS-université de Paris I, Publications de la Sorbonne, Paris, 1998, lettre 28, p. 140-143. Cette édition avec texte et traduction, établie par Josiane Barbier, Michèle Gaillard, Monique Goulet, Laurent Morelle, Michel Parisse et Charles Vulliez date cette lettre de 817/22-828. Texte latin : *Preterea contigit in nostra provincia presenti anno sal fore carissimum, eo quod propter pluvias in areis maritimis, ubi fieri solebat, non potuisset perfici usque ad hoc tempus, quod nobis videtur, ut ibi aliquid inde, licet non pleniter, fieri possit.*

Carte 3 – La distribution du sel, VII^e-XI^e siècle

Le sel de la basse Loire est exporté par mer vers la Grande-Bretagne, l'Irlande et l'Europe du Nord et il est aussi le sel de référence dans une large partie de la Gaule septentrionale²⁶. Il suffit de dresser la liste des Églises et abbayes qui ont une exemption de tonlieu d'époque carolingienne pour l'accès aux salines pour repérer sa zone de chalandise. On y retrouve Auxerre, Orléans, Cormery, Saint-Benoît-sur-Loire, Saint-Mesmin de Micy, Tours, Nevers, Angers²⁷. On est en droit de s'interroger pour Saint-Denis qui aurait aussi obtenu à l'époque de Charles le Chauve un accès en franchise en Poitou mais aussi sur les deux rives de la Loire ce qui semble indiquer que l'abbaye avait aussi des navires qui sillonnaient le bassin ligérien pour son compte; deux stations poitevines, *Massolium* et *Petariam*, sont désignées par Alain Stoclet qui y voit Masseuil et Poitiers, même si derrière *Petariam*, qu'on trouve aussi sous la variante *Petrariam*, on pourrait aussi proposer la place de commerce saunier connue sous le terme du *portus Vetraria* ou

26. *Gesta abbatum Fontanellensium*, op. cit., des marchands insulaires : « *Ut nemo de Britannia insula ac gente Anglorum mercimonii causa littus oceani maris attingeret in Gallia...* » *Miracula sancti Filiberti*, op. cit., c. 47, qui décrit des marins britanniques venant chercher du sel dans la baie de Bourgneuf; ils font ensuite escale à Noirmoutier à cause des courants et du vent contraire et y volent une cargaison de plomb puis s'embarquent pour l'île de Batz et, leur forfait découvert sont obligés de rendre leur larcin avant de faire route vers leur pays. La *Vita Filiberti*, *Monumenta Germaniae Historica, Scriptorum rerum merovingicarum*, V, c. 42 présente des marins irlandais à Noirmoutier : « *Nec multum post Scothorum navis diversiis mercimoniis plena ad litus adfuit...* » Cf. aussi LEBECQ, Stéphane, « La Neustrie et la mer », dans *La Neustrie, les pays au nord de la Loire de 650 à 850*, colloque international publié par Hartmut Atsma, Beihefte der Francia, 16/1, p. 405-440.

27. BRUAND, Olivier, *Voyageurs...*, op. cit., p. 189.

*Vitraria*²⁸. L'hypothèse est difficile à vérifier, mais si les dionysiens ont des navires sur le fleuve, on les verrait logiquement participer aux mêmes trafics que les autres établissements religieux et il n'y aurait rien d'incongru à ce qu'ils aillent quérir du sel au portus *Vitraria*, qui a sa place en Poitou dans la géographie administrative de 845, et qu'ils le ramènent vers la région orléanaise, d'où ils pouvaient aisément le convoyer vers l'abbaye en se servant pour étapes des domaines qu'ils contrôlent en Beauce ou dans les *pagi* d'Étampes, de Chartres ou de Madrie, le long des itinéraires qui d'Orléans permettent de rejoindre Chartres et l'Eure, ou Paris et la Seine²⁹. En outre,

---

28. STOCLET, Alain, *Immunes...*, *op. cit.*, p. 63-65 et p. 396-398, l'acte est donné en pièce justificative d'après l'édition de TESSIER, D. Ch. Ch., n° 66, du 21 janvier 845 qu'il juge la meilleure; les variantes des manuscrits donnent *Petariam*, *Petrariam* et *Petorium*, mais l'original est perdu et on ne dispose plus que de copies dont la plus ancienne remonte au XIII^e siècle, or cet acte a été recopié de multiples fois ce qui ouvre la porte à de redoutables *lapsus calami*. Certaines de ces coquilles peuvent même s'avérer précieuses comme celles qui précisent que ce qui intéresse Saint-Denis, c'est bien la navigation sur la Loire : *tam per aquam ultra Ligerim*, dans le *cartulaire blanc* de Saint-Denis, t. 1, Paris, A. N. LL 1157, p. 333, fin du XIII^e siècle, ou *tam per aquam ultra Lezerim* dans un *vidimus* de Louis XI en 1474, Paris, A. N., JJ 195, fol. 243 v°. Ces erreurs sont instructives car elles montrent que si les scribes tardifs comprennent encore clairement que l'abbaye avait des prérogatives de navigation sur la Loire, certainement parce que le fleuve est toujours une des routes du sel à la fin du Moyen Âge, ils avaient perdu la mémoire du *portus Vetraria*, les salines qui leur étaient contemporaines étant désormais sur la rive septentrionale du fleuve autour de Guérande. Ils se sont dès lors permis des rectifications abusives sur les noms de lieux en s'appuyant sur leur bonne connaissance des archives dionysiennes pour écrire *Massilium* ou *Massillium*, ce qui leur semblait logique dans la mesure où le privilège de Clovis III de 691 (*Chartae lat.* n° 574, STOCLET, *op. cit.*, p. 383) accordait bel et bien une rente à l'abbaye sur les entrepôts du fisc de Marseille, occultant ainsi sans doute *Massolium*/Masseuil en Poitou qui leur était inconnu et ils ont fait de même pour *Vetraria* rectifié par erreur en *Petraria* puis *Pictavia* ou *Petaria*, derrière lequel ils ont vu Poitiers. D'une certaine manière l'erreur est compréhensible, car des moines et notaires des XII^e-XV^e siècles avaient du mal à imaginer que des privilèges économiques puissent s'appliquer à d'autres lieux qu'à des villes.

29. L'abbaye contrôle dès le début de l'époque carolingienne un vaste ensemble de terres entre le Parisis, le Chartrain et l'Étampois, avec la donation de la forêt d'Yveline en septembre 768 par Pépin le Bref, *MGH, D. Kar.*, I, n° 28, confirmée par Charlemagne en décembre 774, *ibidem*, n° 87; même si son patrimoine foncier est soumis à une certaine mobilité, l'établissement conserve toujours des biens et des droits dans la région au IX^e siècle, avec notamment la *villa* et le marché de Saclas en Étampois, sur la route de Paris à Orléans, qui sont entre les mains des dionysiens dès le règne de Dagobert (D. Merov., n° 154) qui les contrôlent toujours en 814 (Reg. Imp., n° 554). Saint-Denis a aussi détenu indirectement des droits à Boisselle, dans l'Essonne, à proximité immédiate de Saint-Germain-les-Arpajon, là où cette même route franchit l'Orge, un manse du domaine royal ayant été donné par Charles le Chauve à Hermann, un vassal de l'abbé Louis de Saint-Denis en 841, D. Ch. Ch., n° 5. Un autre acte de Charles le Chauve de 862, D. Ch. Ch., n° 247, qui confirme et décrit en détail la dotation de la mense conventuelle, signale aussi des biens en Gâtinais à Beaune-la-Rolande et Tivernon près de Pithiviers, à Toury, Vitray-en-Beauce et Rouvray-Saint-Denis à proximité de la route d'Orléans à Chartres, ainsi qu'en Étampois à Toussonville, plus d'autres domaines mal identifiés qui sont certainement voisins, ce qui revient à dire que les moines disposent de relais et d'étapes le long des routes d'Orléans à Chartres et Paris pour convoyer le sel ou toute autre marchandise en franchise qu'ils seraient venus quérir sur la Loire. Par contre, Saint-Germain-de-Prés a aussi des terres en Chartrain et Étampois,

les *Gesta Dagoberti* avouent explicitement que l'abbaye a acheté des salines en pays de Retz vers 635, sans doute au *portus Vetraria*, et il est dès lors logique pour peu qu'elles fassent encore partie du patrimoine dionysien à l'époque carolingienne, qu'on veille à conserver des facilités de navigation sur la Loire pour distribuer le sel en amont³⁰. Pourtant l'abbaye dispose aussi en Talou d'une porte sur la Manche où elle avoue des pêcheries qui se servent certainement de sel pour la conservation des poissons destinés à la mense monastique, aussi ne faut-il pas exclure que Saint-Denis ait recours à un double réseau d'approvisionnement en sel, par la Loire et ses domaines méridionaux d'une part, par la Seine où on peut aussi collecter la précieuse denrée sur les côtes de Manche³¹.

Dans la même région on relève encore un diplôme de Charlemagne qui accorde à l'Église de Paris des franchises de circulation *tam ultra Ligera quam citra Ligera* et qui pourrait faire allusion à des intérêts poitevins au *portus Vetraria*, comme aux domaines de la rive septentrionale, où se trouve l'essentiel du patrimoine. Quoi qu'il en soit, les facilités d'accès aux salines, ou du moins à la navigation sur le fleuve qui demeure la principale voie de distribution du sel vers l'intérieur, sont nécessaires pour la bonne gestion du temporel³².

Par ailleurs, on sait aussi que le sel de la basse Loire est en usage à Sens, à Ferrières-en-Gâtinais où on se le procure à Orléans, et peut-être même à Stavelot-Malmédy et à Jumièges³³. Enfin on a des indications plus tardives pour les x^e et xi^e siècles qui concernent Saint-Florent-le-Vieil en 958, le petit prieuré de Saint-Donatien-et-Saint-Rogatien près de Nantes qui dispose d'un navire en franchise vers 1004, avec lequel il peut sans doute approvisionner sa maison mère de Déols et aussi l'abbaye angevine de Saint-Serge qui dispose d'un navire avec une franchise sur le tonlieu de Champtoceaux entre Angers et Nantes³⁴.

---

sans pour autant s'intéresser à la batellerie ligérienne, car elle a un débouché maritime à l'embouchure de la Seine (*infra* note 43) et DUBY, Georges, *L'économie rurale et la vie des campagnes dans l'Occident médiéval*, Paris, Aubier, 1962, t. 1, p. 285, la carte des possessions germanoprates au début du ix^e siècle.

30. LEBECQ, Stéphane, *La Neustrie...*, *op. cit.*, p. 410, note 24, reprenant les *Gesta Dagoberti* : vers 635 Saint-Denis achète des terres *cum salinis supra mare* en pays de Retz.

31. D. Ch. Ch., n° 247.

32. MGH, *D. Kar.*, I, n° 193, 774-800, confirmé par Louis le Pieux en septembre 814, *Regesta Imperii*, éd. Böhmer Mühlbacher, n° 538. Dans l'ensemble, le patrimoine de l'Église de Paris se concentre logiquement plutôt autour de la cité et dans les régions de la Seine ou de ses affluents, ce qui amène à se demander pourquoi les services épiscopaux tiennent tant à s'assurer un accès à la vallée de la Loire ; on ne peut manquer alors de penser au sel, l'évêque agissant ainsi à l'instar des moines de Saint-Denis (cf. note précédente), ou de ses collègues d'Auxerre ou de Sens (cf. note suivante).

33. Pour Sens cf. *supra* note 25. Pour Ferrières, LOUP DE FERRIÈRES, *Correspondance*, « Les classiques de l'histoire de France », n° 10, Paris, 1929, lettre 24, qui décrit les denrées stockées à Orléans par l'abbaye : « *Fuit autem nobis ibi non contemnenda vini et annonae copia, salis quoque aliquantulum.* » Pour Stavelot-Malmédy, BRUNTERC'H, Jean-Pierre, *L'extension...*, *op. cit.*, p. 67.

34. STOCLET, Alain, *Immunes...*, *op. cit.*, p. 322-323, ou BNF, collection « Touraine-Anjou (Housseau) 1 », n° 181, exemption en faveur de la communauté de Saint-Florent-le-Vieil

À côté de cette distribution par les circuits ecclésiastiques, coexistait un trafic saunier privé, attesté par l'existence des tonlieux sur la Loire et ses affluents. On relève ainsi des points de perception à Port-Saint-Père (*Portus Vetraria*), Nantes, Champtoceaux, Vocassé, Angers, Le Mans et Orléans dans les actes des VIII^e et IX^e siècles tandis que la documentation ultérieure mentionne aussi Ancenis, Montsoreau, Oudon, Candès, Luynes, Sainte-Même, mais cette liste des points de contrôle encore connus de nos jours est évidemment très en dessous des réalités médiévales. La répartition même de ces bureaux de tonlieux révèle une volonté de contrôle d'un trafic actif et rentable, ce qui n'avait d'ailleurs pas échappé au maire du palais Grimoald qui, en 652-653, avait tenté de prendre le contrôle de tous les péages de la basse Loire par le biais d'une concession à son monastère de Stavelot-Malmédy³⁵. La plupart des lieux de perception demeurent inconnus et c'est

alors réfugiée à Saumur pour les navires chargés de sel ou d'autres marchandises sur la Loire et autres cours d'eau ainsi que les charrettes; *ibidem*, p. 324 ou Tardif, p. 245, charte de 1004 de l'évêque de Nantes et du comte Judicaël qui accorde au prieuré une saline nommée Savigne et la franchise pour un navire sur la Loire; *ibid.*, p. 319 ou BNF, collection « Touraine-Anjou (Housseau) 1 », n° 288, notice du XI^e siècle qui confirme à l'abbaye l'accès à Nantes en franchise d'un navire du temps d'Oury de Champtoceaux, de son successeur Thibaud de Jarzé puis du fils de ce dernier, Geoffroy de Jarzé.

35. BRUAND, Olivier, « Circulation monétaire... », *op. cit.*, et *Recueil des chartes de l'abbaye de Stavelot-Malmédy*, éd. L. HALKIN et G. ROLAND, Bruxelles, 1909, n° IV, p. 10, pour les tonlieux de Port-Saint-Père, Champtoceaux et Vocassé : « *Teloneum igitur quod ad portum Vetraria super fluviis Taunuco litaque et porto illo qui dicitur Sellis immoque et Vogatio super fluvio Ligeris...* »; d'après BRUNTERC'H, Jean-Pierre, *op. cit.*, p. 49-69, Vocassé est dans le Loiret, commune de Baule, en aval d'Orléans. Pour Angers, *Recueil des actes de Pépin I et Pépin II, rois d'Aquitaine (814-848)*, éd. Maurice PROU et Léon LEVILLAIN, Paris, 1926, n° XXVIII, qui, en 838, confirme un diplôme perdu de Pépin le Bref, attestant l'existence d'un tonlieu sur le port et les navires. Pour Orléans, *Regesta Imperii, Die Regesten des Kaisereichs unter der Karolingern (751-918)*, éd. J. F. BÖHMER et E. MÜHLBACHER, revu par Carlrichard Brühl, Hildesheim, 1966, n° 542, tonlieu sur les navires attesté en 816-818. Pour Le Mans, *ibidem*, n° 182, avec mention d'un *portus* détenu pour moitié par le fisc. Pour les actes postérieurs à la période carolingienne, STOCLET, Alain, *Immunes...*, *op. cit.*, p. 324-325, pour le tonlieu au château d'Ancenis et à Oudon en 1004; Alain Stoclet ne donne pas d'identification pour *Oldum*, mais Oudon, sur la rive septentrionale de la Loire face à Champtoceaux et à neuf kilomètres en aval d'Ancenis, répond pleinement aux conditions étant sous l'autorité du comte et de l'évêque à l'origine de la charte. *Ibidem*, p. 327 (MARCHEGAY, Paul, *op. cit.*, p. 52-53, après 1100), l'abbaye de Marmoutier a reçu de Gautier de Montsoreau les 2/3 du tonlieu *ad Montem Sorelli, in rebus quae navigio feruntur... tam in sale quam in omnibus aliis*, plus la moitié de ce qui est perçu à Candès. *Ibid.*, p. 326 ou BNF, collection « Touraine-Anjou (Housseau) », 3, n° 790, de 1076, où Hardouin de Maillé accorde après réclamation à Marmoutier une rente en sel de 100 muids sur les biens qui transitent par le château de Luynes : [...] *ille noluit facere aliud nisi hoc tantum de C modiis salis perdonavit teloneum per singulos annos*. STOCLET, Alain, *Immunes [...]*, *op. cit.*, p. 239 ou PROU, M. (dir.), *Recueil des actes de Philippe I^{er}, roi de France (1059-1108)*, n° 77 de 1075, qui accorde à Saint-Mesmin de Micy non plus 3 mais 6 navires francs sur la Loire et ses affluents dont le Tenu, ce qui laisse croire qu'il y a toujours un tonlieu à Sainte-Même et que le *portus Vetraria* est encore actif; l'acte pourrait s'être contenté de reproduire l'ordre d'énumération du fleuve et de ses affluents d'après le diplôme autrefois accordé par Louis le Pieux, ce qui en remettrait en cause le fond, mais cette analyse semble dépourvue de pertinence, car on imagine mal que les moines se soient fait accorder un privilège sans signification. S'ils obtiennent un doublement du nombre de navires,

par pur hasard qu'on a retrouvé la trace d'une perception de sel sur la Sèvre nantaise à Gétigné, simplement parce que les chanoines de Saint-Aubin d'Angers qui y détenaient une rente en sel, l'ont mentionnée dans leur cartulaire et que les deux diplômes royaux qui l'établissaient ont été sauvés par les hasards de la conservation³⁶. La situation de ce bureau de tonlieu est révélatrice de la volonté du fisc de contrôler le trafic saunier tout autour de la région productrice, car elle complète parfaitement les péages déjà cités de la Loire et on est tenté de croire à l'existence d'autres *portus* qui auraient pu ainsi surveiller et taxer le sel à destination du Poitou (cf. carte 3). Ces *portus fiscales* taxaient les navires sauniers remontant le fleuve pour leur propre compte et qui devaient être nombreux. L'accident de halage qui affecte l'un d'entre eux près de Saint-Maur de Glanfeuil, lorsque l'un des mariniers est happé par un cordage et gravement blessé au bras, témoigne d'une circulation habituelle et fournit au saint l'occasion d'exercer un miracle opportun. Selon l'usage bien établi dans l'hagiographie carolingienne, on a là une bonne description de l'environnement, de la vie quotidienne et des activités qui entourent le lieu saint, mais on peut affirmer aussi que s'il y a une guérison miraculeuse à Saint-Maur, c'est que ce monastère tirait un profit quelconque du trafic fluvial, car les hagiographes multiplient dans leurs œuvres les anecdotes qui sont en réalité des revendications de terres ou de droits divers³⁷. S'il n'est pas possible de postuler l'existence d'un tonlieu à Saint-Maur, quoique ceci ne soit nullement exclu, la situation de l'établissement le long du fleuve suffisait largement à lui assurer renom et prières des mariniers. Cette anecdote insiste en outre sur l'activité intense sur le cours de la Loire, ce qui poussait tout détenteur d'autorité installé sur les rives à percevoir un revenu faible mais régulier sur les navires en transit³⁸. Ce trafic régulier se retrouve aussi dans les

c'est qu'ils l'ont demandé parce qu'ils connaissent bien le prix des charges de sel qui passent en franchise.

36. Deux diplômes royaux attestent de l'existence du tonlieu de Gétigné. Le premier remonte à Charlemagne (*Monumenta Germaniae Historica, Diplomata Karolinorum*, I, n° 58) en mai 769 et accorde une rente annuelle de 100 muids de sel, soit un peu plus de 5 000 litres dans l'hypothèse d'un muid carolingien de l'ordre de la cinquantaine de litres : « *Et hoc per annis singulis constituit, ut dentur pretaxatis fratribus ex villa Justiniaco de sale modios C.* » Le second est une confirmation du premier, accordée par Charles le Chauve le 25 juin 849 (*Recueil des actes...*, *op. cit.*, n° 116). Cet acte est repris dans le cartulaire et doublé d'une charte de l'abbé Lambert de même teneur. Cf. *Cartulaire de Saint-Aubin d'Angers*, éd. Bertrand de BROUSSILLON, Paris, 1903, I, n° XV et XVI.

37. *Ex Odonis miraculis Sancti Mauri, Monumenta Germaniae Historica, Scriptorum XV*, p. 462, c. 8 : « *Naclerus cujusdam ratis, ex his quae mercibus inservientes magnis questibus oneratae sursum per Ligerim ascendere, cum rudentem peripetasmatis, malum navim scandens, tornaturae, de qua dissiluerat, reaptare vellet, laqueo subtilioris frenis per pollicem sinistrae manus apprehensus, ac validissime constrictus est.* »

38. On retrouve la même caractéristique sur le Rhin qui est aussi une artère marchande active et bien connue grâce aux travaux de Stéphane Lebecq. Même s'il ne s'agit pas de perceptions sur le trafic de sel, le monastère de Saint-Goar tout comme son confrère ligérien veille à prélever sa dîme sur les navires qui passent devant l'établissement et les récits de miracles montrent aussi que le saint s'en prend aux récalcitrants qui oublient de verser leur dû.

miracula d'Ermentaire quand une femme, accompagnée de son fils malade, prend le bateau près du Mans pour se rendre en pèlerinage à Saint-Philbert de Grandlieu; descendant la Sarthe et la Loire, son navire vient aborder au *portus* de Rezé, ce qui laisse à penser qu'elle a pris place à bord d'un navire saunier³⁹. Il y avait donc des échanges réguliers le long du fleuve et de ses affluents et les cargaisons de sel en représentaient une part probablement importante, puisqu'au XIII^e siècle elles font toujours partie des marchandises qui sont régulièrement taxées en Anjou⁴⁰.

Les navires sauniers distribuaient leurs charges dans les villes et les bourgs ligériens. Ils ne provenaient pas tous pourtant des salines de la basse Loire, puisqu'un diplôme d'exemption de tonlieu accordé à l'abbaye de Charroux autorisait celle-ci à naviguer sur la mer et sur la Loire, ce qui montre la présence possible en ces contrées de sel charentais⁴¹. Le sel, une fois parvenu à bon port, est alors pris en charge par des colporteurs comme celui qui, partant d'Orléans avec son âne, remonte vers Paris en détaillant sa marchandise dans les bourgades, les villages et les marchés⁴².

Le sel de la Loire est donc diffusé dans tout le bassin du fleuve et le sud de celui de la Seine, mais il est difficile de trancher pour les régions plus septentrionales. L'abbaye parisienne de Saint-Germain-des-Prés dispose d'une fenêtre sur la Manche à Saint-Germain-sur-Risle et de navires qui assurent la navette entre le monastère et la basse Seine⁴³. Elle peut donc importer du sel marin mais est-il normand ou vient-il de la Loire? Il peut d'ailleurs fort bien avoir été entreposé sur la basse Seine sans être pour autant une production locale. Corbie a des pêcheries et sale du poisson à l'embouchure de la Somme, mais là aussi il est difficile de déterminer la provenance du sel⁴⁴. Saint-Bertin avait cédé ses salines en Cotentin parce que sa proximité de la côte lui permettait de contrôler la région sud de la Flandre et de lever du sel sur ses tenanciers⁴⁵. En fait la moitié nord du Bassin parisien devait être partagée entre sel de la Loire et sel de la Manche. Ne voit-on pas Saint-Wandrille contrôler des salines sur la côte normande et Jumièges, abbaye toute proche, continuer à recevoir du sel

39. *Translationes et miracula Sancti Filiberti auctore Ermentario monacho, Acta Sanctorum Augustii IV*, p. 82-94, c. 33 : « [Mulier] navim conscendit, cursuque veloci, Sarta fluvio agente, Meduanae amnem ingreditur, qui graviore impetu currente Ligeris descendit in alveum et usque ad optatum portum qui Retiacum dicitur, distans a monasterio octo milliario, celeriter decucurrit. »

40. BIENVENUE, Jean-Marie, « Recherches sur les péages angevins aux XI^e et XII^e siècles », *Le Moyen Âge*, LXIII, 1957, p. 209.

41. BRUAND, Olivier, *Voyageurs...*, op. cit., p. 613 ou *Regesta imperii*, op. cit., n° 913.

42. *Miracula Sancti Germani, Monumenta Germaniae Historica, Scriptores XV*, p. 4-16 : « Idem mercator de urbe Auriolinense [...] cum asello sale onustus Parisius adveniret. »

43. Pour l'identification de la *villa supra mare*, domaine germanopratin dont la localisation a fait couler beaucoup d'encre, la question a été définitivement tranchée par Dietrich LOHRMANN, « Le moulin à eau dans le cadre de l'économie rurale de la Neustrie (VII^e-IX^e siècles) », dans ATSMÄ, Hartmut, *La Neustrie...*, op. cit., p. 367-404, aux p. 380-382.

44. LOUP DE FERRIÈRES, op. cit., lettre 52.

45. Cf. *supra* note 23.

de l'île de Noirmoutier⁴⁶ ? Les liens historiques ont ici maintenu des anciens circuits économiques.

Ce qui est donc sûr, c'est que le sel marin, et principalement celui de la basse Loire a su conquérir un vaste espace. Mais quelle est sa limite orientale ? Au x^e siècle, Montierender et Saint-Dizier, dans l'est de la Champagne s'approvisionnent plutôt en Lorraine⁴⁷. D'après le cartulaire de Flavigny, l'abbaye bourguignonne a des intérêts dans le sel jurassien à Salins, Grozon et Voires ; les évêques de Mâcon-Chalon-sur-Saône font de même⁴⁸. Par contre on a plus de mal avec la région d'Autun car l'Église locale a des intérêts fonciers dans la plaine de la Saône et en Jura, près de Salins, comme dans le Nivernais où le sel vient indubitablement de la région nantaise⁴⁹. Même le toponyme Saunière qu'on retrouve sur la route entre la Loire et Charolles est ambigu, car s'il s'agit certainement d'un point de contrôle du trafic, avec sans doute une perception de taxes locales tant pour le sel en transit que pour celui destiné aux populations locales, il est impossible d'affirmer la provenance de la marchandise, qui peut fort bien être du sel venu par navire jusque dans la région de Digoin, avant d'être débarqué pour alimenter le marché charolais, que du sel jurassien livré par le Doubs et la Saône en Mâconnais, et qui franchit alors le petit col qui sépare les vallées de la Grosne côté rhodanien de celle de la Semence sur le flanc ligérien. L'hypothèse d'un approvisionnement de Charolles en sel atlantique a pour elle le moindre effort que demande le transport d'une marchandise lourde et encombrante qu'on achemine dès que faire se peut par la voie d'eau, tandis que le sel oriental peut arguer de sa plus grande proximité, mais l'élément déterminant était sans doute le prix sur lequel il faut renoncer à saisir la moindre

46. Pour Saint-Wandrille, cf. *supra* note 22, pour Jumièges, CLAUDE, Dietrich, „Die Handwerker...“, *supra* note 24.

47. Pour Montierender, un faux diplôme de Charles le Chauve (*Recueil des actes*, *op. cit.*, n° 475) accorde à l'abbaye champenoise une saline à Vic-sur-Seille et le tonlieu à Saint-Dizier. Ce texte décrit en réalité une situation de la fin du x^e siècle, mais il en allait certainement de même au ix^e siècle, puisqu'il n'y a pas eu de mutation économique majeure entre temps. HIEGEL, Charles, *Le sel...*, *op. cit.*, p. 10, signale un passage de la *Vita* de Mansuy, évêque de Toul, par Adson de Montierender qui décrit une caravane venue du Barrois venue en Lorraine pour s'approvisionner en sel.

48. *The cartulary of Flavigny, 717-1113*, éd. Constance Brittain BOUCHARD, « The Medieval Academy of America, n° 99 », Cambridge, Massachussets, 1991, n° 1, p. 19, testament de Widerad, 18 janvier 717 : *areas in Salinis, Grausone et Vigris. Regesta Imperii*, *op. cit.*, n° 561, en 814-815, et diplôme de Charles le Chauve (*Recueil des actes*, *op. cit.*, n° 250) de 853-862 : ces deux textes accordent à l'Église de Mâcon-Chalon un tiers du tonlieu des salines de Joux et Champvert.

49. *Cartulaire de l'Église d'Autun*, éd. Anatole de CHARMASSE, Paris-Autun, 1865, n° XLVI, p. 75, charte de restitution de biens par l'empereur Lothaire I en 853, parmi lesquels une *villa in pago Scudingis*, dans le Jura. Il s'agit en fait du *pagus* d'Escuens ou pays de Salins ainsi que l'a fort bien vu l'éditeur des diplômes de Lothaire (*Monumenta Germaniae Historica, Diplomata Karolinorum III, Die Urkunden Lothars I und Lothars II*, éd. Theodor SCHIEFFER, Berlin-Zurich, 1966). La preuve de l'arrivée du sel ligérien en Nivernais tient dans l'exemption de tonlieu (*Regesta Imperii*, n° 830, de 828-830) accordée à la cathédrale de cette cité pour deux navires avec une franchise pour le sel et les autres marchandises ; comme ce texte mentionne aussi l'Allier, on ne peut exclure que le sel remonte encore plus en amont.

indication. Enfin Cluny, s'appuyant sur sa très grande puissance acquise dès la deuxième moitié du X^e siècle n'hésite pas à investir dans les salines charentaises, même s'il est plus que probable que le sel en usage auprès du monastère soit d'origine jurassienne, d'autant plus que le temporel de l'établissement signale aussi des acquisitions de salines en Portoais⁵⁰.

On peut donc admettre que le sel de la basse Loire a l'exclusivité au nord du Massif central, de l'Auvergne jusqu'au Morvan, domine la Bourgogne septentrionale autour d'Auxerre et de Sens et s'impose encore largement au nord de la Seine en suivant deux grandes routes ; par cabotage, il parvient sur les côtes de la Manche et complète les productions côtières normandes, picardes et flamandes, par colportage et circulation dans les vallées des fleuves et rivières, il pénètre en Champagne et en Vermandois.

Si l'on cherche à mieux connaître le trafic réel à l'intérieur de cet espace ouvert au sel atlantique, recourir aux diplômes d'exemptions de tonlieux déjà cités ne suffit pas. Certes il est instructif de savoir que le sel ligérien peut circuler sur l'Allier, la Vienne, le Cher, la Sarthe, la Mayenne et même son affluent, l'Oudon, mais il y a d'autres sources à envisager⁵¹. On retrouve des perceptions de sel à des points de contrôle de la circulation fluviale comme routière. L'abbaye Saint-Rémi de Reims, qui a d'ailleurs un navire à Condé-sur-Marne, en prélève dans deux de ses *villae* ; la cathédrale de la même cité agit de même sur l'Aisne et le fisc royal, à Annepes, près de Lille, réclame son dû aux passages de ponts sur la route de Théroutanne à Tournai⁵². Ces prélèvements sont souvent modestes mais montrent l'existence d'un trafic diffus de sel en milieu rural dès l'époque carolingienne. Mais il faut aussi tenir compte des rentes en sel sur des tonlieux et qui sont attestées à de multiples reprises, qu'on soit au *portus fiscalis* d'Orléans ou à Ancenis dans les premières années du XI^e siècle⁵³.

Des indications prometteuses peuvent être glanées par l'étude des ateliers et de la circulation monétaire, mais celle-ci devient quasiment illisible au X^e siècle⁵⁴. Tout d'abord au VII^e siècle, où la frappe des monnaies est décentralisée jusqu'aux petites bourgades, les *vici* des salines figurent en bonne place puisque l'on frappe monnaie au *Portus Vetraria*, à *Deas* (Saint-Philbert-de-Grandlieu) et à Rezé. Or, après 680, avec l'introduction du denier

50. *Recueil des chartes de l'abbaye de Cluny*, op. cit., n° 2337.

51. Cf. *supra* note 27.

52. *Le polyptyque et les listes de cens de l'abbaye de Saint-Rémi de Reims (IX^e-XI^e siècles)*, éd. Jean-Pierre DEVROEY, Reims, 1985, p. 15, 65-68 et 72. L'abbaye prélève un tiers de muid par manse à Condé-sur-Marne et un quart à Chézy, soit de 13 à 16 par exploitation. D'après Flodoard, *Historiae Remensis ecclesiae*, *Monumenta Germaniae Historica, Scriptores XIII*, c. 18, p. 466, les *villae* de Faux et *Boleticum* sur l'Aisne versent 5 muids, soit 250 litres à peu près : « *Item inter villas Fagum sive Boleticum [...] salis modii v.* » Pour Annepes, les *Brevium Exempla*, *Monumenta Germaniae Historica, Capitularia I*, p. 254, signalent la perception de sel : « *De pontibus II, sale modios LX [...]*. » La quantité perçue est loin d'être négligeable, puisqu'elle outrepasserait les 30 hectolitres.

53. Cf. *infra*, la troisième partie de cet article.

54. BRUAND, Olivier, « Diffusion du sel de l'Atlantique... », *passim*.

d'argent, la frappe a tendance à se concentrer dans les cités les plus importantes et pourtant elle se maintient à Rezé comme au *Portus Vetraria*, ce qui prouve l'importance économique de ces bourgs entrepôts qui vivent du sel. Ce n'est qu'avec les Carolingiens que la disparition de leur monnayage est avérée, mais elle répond plus à des nécessités politiques qu'à une réalité économique, car la nouvelle dynastie a toujours tenté de concentrer l'émission des monnaies dans de grandes cités⁵⁵. D'ailleurs un continuateur des miracles de saint Philibert nous décrit en plein IX^e siècle le *portus* de Rezé, où viennent s'amarrer les navires venus du Maine pour charger du sel⁵⁶. En outre l'étude des trésors monétaires permet de retrouver une bonne part des axes de circulation de l'époque.

Dès la fin du VII^e siècle, on retrouve des trésors monétaires sur la Loire qui indiquent une collecte de monnaies tout au long du fleuve et de ses affluents et cette observation ne se dément pas aux VIII^e et IX^e siècles. Mieux même, on peut alors affirmer que, si la circulation des pièces est d'abord locale, celles qui circulent à plus longue distance retracent en bonne partie les routes du sel⁵⁷. Ainsi le trésor de la Baugissière, en Vendée, enfoui vers 640, s'il fait la part belle aux monnaies locales du nord du Poitou et de la basse vallée de la Loire, montre aussi la présence de pièces du Maine, de la région parisienne et même de la région autunoise⁵⁸. Si on se reporte aux trésors d'Imphy, près de Nevers, daté de 775 environ et d'Apremont, sur l'Allier, qu'on attribue aux années 820, on retrouve à nouveau des monnaies de Melle, l'atelier dominant sur la basse Loire, mais aussi de Tours et d'Orléans⁵⁹. Et en allant plus avant dans le IX^e siècle, le phénomène se confirme avec les trésors de Montrieux-en-Sologne, Issy-l'Évêque et Luzy retrouvés près d'Autun⁶⁰. On y retrouve aussi des monnaies de Nantes, Angers, Le Mans, Tours, Blois et Orléans, qui par leur présence discrète mais régulière témoignent de la continuité de la circulation le long du fleuve et cela malgré le péril normand qui croissait dans la région de l'estuaire. Il est vrai qu'il n'était guère possible de renoncer à la première zone de salines du royaume.

Les trésors montrent aussi une circulation habituelle le long des côtes, des régions ligériennes vers la Manche. On peut l'observer à la fin du VII^e siècle dans une trouvaille monétaire de Bordeaux, qui tout en privilégiant les monnaies méridionales, comporte des monnaies du *Portus Vetraria*,

55. BRUAND, Olivier, « Circulation monétaire... », *passim*.

56. Cf. *supra* note 39.

57. BRUAND, Olivier, *Voyageurs...*, p. 382-433.

58. LE GENTILHOMME, Pierre, « Monnaies mérovingiennes de la trouvaille de Buis », dans *Mélanges de numismatique mérovingienne*, 1940, p. 98-100.

59. BERGHAUS, Peter, „Wirtschaft, Handel und Verkehr der Karolingerzeit im Licht numismatischen Materials“, in *Untersuchungen zur Handel und Verkehr der vor- und frühgeschichtlichen Zeit in Mittel- und Nordeuropa, IV, Der Handel der Karolinger- und Wikingerzeit*, éd. Herbert JANKUHN, Klaus DÜWEL, Harald SIEMS, D. TIMDE, Göttingen, 1987, p. 69-85. DUPLESSY, Jean, *Les trésors monétaires médiévaux et modernes découverts en France, I, 751-1223*, n° 169, Imphy, enfoui vers 768-794 et n° 17, Apremont, vers 820-829.

60. DUPLESSY, Jean, *Trésors...*, *op. cit.*, n° 229-231 (Montrieux), n° 172 (Issy), n° 202.

d'Avranches et Rouen⁶¹. Cette route est toujours active au siècle suivant comme le montre la présence de monnaies de Dorestad, Quentovic, Rouen à Saint-Cyr-en-Talmondais en Vendée⁶². Au IX^e siècle il en va de même ; des pièces ligériennes apparaissent sur les côtes de la Manche et d'autres provenant de Quentovic, de Rouen ou de Bayeux migrent vers la région des salines⁶³. La situation est plus confuse pour le X^e et le début du XI^e siècle, où la Francie a une histoire monétaire complexe, avec des frappes mal connues et le maintien en circulation sur plusieurs dizaines d'années de pièces types immobilisés. Néanmoins les monnaies locales continuent à dominer dans les trésors et les trouvailles, tandis que les pièces extérieures sont plus rares et peuvent témoigner d'éventuels contacts lointains. Or, quelques rares trésors permettent de retrouver des pièces qui suivent ce qui pourrait bien être des routes du sel.

La route de la côte est encore partiellement lisible dans le trésor de Fécamp, enfoui vers 975-980, où sont conservées des monnaies du Mans, de Tours, de Nantes, de Melle, de Chinon, de Blois, de Limoges, de Saintes ou d'Angoulême, autant de pièces qui ont sans doute été collectées aux bouches de la Loire et qui ont pu accompagner les cargaisons de sel destinées aux régions de la Manche⁶⁴. Certes on peut objecter que certaines monnaies comme celles de Charles le Chauve sont très anciennes à la date d'enfouissement du trésor et qu'elles ne sont plus très représentatives des conditions de circulation réelles qui prévalent vers 975, mais cet argument est affaibli par deux constats ; d'une part les pièces anciennes peuvent être des imitations au type immobilisé, d'autre part il existe aussi des pièces venues de la Loire ou d'Aquitaine parmi les frappes des souverains récents comme Louis IV ou Lothaire, preuve que l'itinéraire de cabotage qui tourne la Bretagne et va vers les côtes normandes s'est pérennisé. Comme à l'époque carolingienne, il est toujours une des routes du sel⁶⁵.

61. LE GENTILHOMME, Pierre, « Trouaille de monnaies d'or des Mérovingiens et Wisigoths faite à Bordeaux en 1803 », dans *Mélanges...*, *op. cit.*, p. 6-51.

62. DUPLESSY, Jean, *Trésors*, *op. cit.*, n° 297 ; l'auteur émet quelques réserves sur la composition de ce trésor qui semble avoir été manipulé. Il n'en demeure pas moins que les pièces de Dorestad (5), Quentovic (2) et de Rouen ont bel et bien été recueillies dans la région des salines sous Charles le Chauve.

63. BRUAND, Olivier, *Voyageurs*, *op. cit.*, p. 427. On voit des pièces agenaïses, dacquoises, aquitaines, melloises ou nantaises parvenir en Frise. Des monnaies de Quentovic, Thérouanne, Bayeux ont été retrouvées en Poitou et Nantais.

64. DUPLESSY, Jean, *Trésors...*, *op. cit.*, n° 137, avec 1342 pièces mancelles de Charles le Chauve, 112 tourangelles, 1 nantaise, 42 melloises de Charles le Simple, 9 chinonaises de Louis IV, 6 blésoises anonymes du X^e siècle, 52 limougeaues d'Eudes, 11 saintoises et 5 angoumoises de Louis IV.

65. Le denier manceau au type *gratia dei rex* frappé au nom de Charles le Chauve a été immobilisé et frappé une bonne partie du X^e siècle, il en va de même avec la monnaie melloise que les divers auteurs attribuent tantôt à Charles le Chauve, tantôt à Charles le Simple ; l'essentiel, c'est que ces deux monnayages ont continué à être diffusés à partir des régions ligériennes, cf. DEPEYROT, Georges, *Le numéraire carolingien. Corpus des monnaies*, Paris, 1993, types n° 559, 627, 629. Dans le trésor de Fécamp, on retrouve des pièces atlantiques frappées par Louis IV à Chinon, Angoulême et Saintes, tandis que les frappes de Nevers

La diffusion du sel vers l'intérieur peut aussi se retrouver par la présence discrète mais récurrente de pièces issues des zones proches des salines dans le bassin ligérien. Dans le trésor d'Évreux, daté du milieu du x^e siècle, on retrouve quelques pièces venues de la Loire qui témoignent du maintien d'une circulation secondaire entre le Blésois, le Maine, le pays chartrain et le sud de la Normandie, autant d'itinéraires qui peuvent fort bien être empruntés par des colporteurs de sel comme celui qu'on a vu un siècle plus tôt entre Paris et Orléans et la pièce angevine, présente à Saint-Hilaire près d'Étampes, dans un lot de monnaies parisiennes, chartraines et orléanaises au milieu du xi^e siècle relève du même phénomène⁶⁶. Mais d'autres trouvailles manifestent plus clairement encore de la persistance de grandes zones monétaires dans le monde post carolingien. Au xi^e siècle, on a des pièces venues de l'Ouest en Bourgogne à Foissy-lès-Vézelay et Tournus, près d'Orléans à Neuville-aux-Bois ou encore à Châteauneuf-sur-Cher, autant de découvertes qui rappellent que ces régions conservent des liens parfois ténus mais réels avec les zones atlantiques. L'approvisionnement en sel participe vraisemblablement à cette diffusion de monnaies venues des zones littorales jusque sur la Saône⁶⁷. À l'inverse, le gros trésor du Puy, enfoui à la fin du x^e siècle, montre que les confins orientaux du Massif central et la zone rhodanienne n'entretiennent aucun lien avec les contrées ligériennes ou poitevines, n'ayant pas besoin de se tourner vers ces régions pour se fournir en sel⁶⁸.

En fait, trois des quatre grands axes de circulation des pièces, qui sont avérés à l'époque carolingienne dans la moitié nord de la Gaule et qui persistent aux x^e et xi^e siècles, peuvent être empruntés par les navires sauniers. D'abord les deux voies fluviales de la Loire et de la Seine et de leurs affluents, ensuite la route de cabotage qui part de l'embouchure de la Loire et contourne la Bretagne et longe les côtes de la Manche et de la Mer du Nord. La présence assez régulière de pièces champenoises ou provenant de la région parisienne dans les trouvailles et les trésors monétaires du

---

(Louis IV) et Bourges (Lothaire) peuvent aussi correspondre à des pièces qui ont descendu le fleuve et transité par l'estuaire de la Loire avant de repartir vers la Normandie.

66. DUPLESSY, Jean, *Trésors...*, *op. cit.*, n° 136 pour Évreux, avec 2 pièces de Beaugency, 2 de Blois et 1 du Mans dans un lot où les pièces de Rouen (32) sont majoritaires; *ibidem*, n° 307 pour Saint-Hilaire, avec 1 pièce d'Angers égarée parmi 98 monnaies de Paris, 25 d'Orléans et 12 de Chartres.

67. *Ibidem*, n° 144, à Foissy-lès-Vézelay, enfoui vers 1002-1024, un denier du Mans et deux de Melle, tous au type immobilisé de Charles le Chauve; n° 356, à Tournus, enfoui vers 1060-1108, 16 deniers de Melle au type immobilisé de Charles le Chauve, soit un tiers du trésor; n° 237, trésor de Neuville-aux-Bois, enfoui entre 1073 et 1108, avec 70 deniers au type immobilisé de Charles le Chauve de Melle, plus des pièces du xi^e siècle, 8 deniers du Mans à la légende Herbert d'Éveille-Chien et un denier d'Angers de Foulque (Nerra ou le Réchin?); n° 90, Châteauneuf-sur-Cher, trésor enfoui au milieu du xi^e siècle, 369 pièces de Melle (13 % du total) au type immobilisé de Charles le Chauve, plus 5 deniers man-ceaux à la légende d'Herbert Éveille-Chien.

68. *Ibidem*, n° 267; on y trouve principalement des pièces bourguignonnes, rhodaniennes, lorraines ou des contreforts orientaux de l'Aquitaine. S'il fallait désigner dans ce lot un monnayage lié à l'approvisionnement régional en sel, les quelques pièces de Narbonne et Carcassonne pourraient constituer l'esquisse d'une piste.

bassin de la Loire plaide pour des relations actives entre ces régions⁶⁹. Des colporteurs et des marchands, et parmi eux de nombreux trafiquants de sel, qui avaient reçu ces pièces en paiement dans leur région d'origine ont pu les réutiliser sur les bords du fleuve où ils venaient se réapprovisionner.

Le rôle de l'Église : une révision nécessaire

Ces routes du sel ont été, hormis les monnaies, surtout reconstituées à l'aide d'archives ecclésiastiques ; les itinéraires de navigation fluviale notamment doivent beaucoup aux diplômes d'exemption de tonlieux et aux franchises dont jouissent de nombreuses abbayes et églises. Dès lors la tentation est grande de faire de ces établissements des acteurs majeurs de la distribution du sel auprès des populations. Il faut ramener ce trafic à de plus justes proportions. Il n'est pas exclu que les abbayes et cathédrales concernées aient vendu du sel excédentaire, mais pour l'essentiel leur approvisionnement privilégié se limite à quelques navires francs par an. En tenant compte de la faible taille des embarcations, dont le tirant d'eau ne dépasse pas le mètre⁷⁰, et de la durée du voyage, on ne peut envisager que quelques dizaines de cargaisons par an. Ainsi d'Orléans au *Portus Vetraria* et retour, il faut compter de quinze à vingt jours si le voyage se déroule sans imprévu, ce qui interdit aux trois navires de l'abbaye orléanaise de Saint-Mesmin de Micy de ramener plus de trente cargaisons par an et encore, à condition qu'on les utilise à plein temps pour le trafic du sel. Il en va de même pour les autres détenteurs de navires francs : Cormery en a deux, Saint-Maurice d'Angers quatre, ainsi que Saint-Florent-le-Vieil et Saint-Benoît-sur-Loire. Saint-Aignan d'Orléans en annonce six et Saint-Martin de Tours va jusqu'à douze, alors que Nevers, à plus d'un mois des salines, n'en a que deux⁷¹. Même Charroux qui s'est fait accorder l'accès à l'artère principale du commerce saunier vers l'intérieur, la vallée de la Loire, voit son activité limitée à trois navires qui doivent d'abord rejoindre l'estuaire du fleuve, ce qui ne peut en faire un gros distributeur⁷². Seule l'abbaye de Noirmoutier bénéficie d'une dotation un peu supérieure avec six navires, mais il faut se rappeler que, hormis le sel, elle n'a pas grand chose à proposer, aussi n'y a-t-il rien de surprenant à la voir se tourner vers ce type d'activité pour assurer les besoins de la communauté⁷³. Tout cela

69. BRUAND, Olivier, *Voyageurs...*, *op. cit.*, p. 446. On retrouve dans les trésors enfouis sur la Loire des pièces d'Attigny, Compiègne, Laon, Mouzon, Noyon, Reims, Soissons et Troyes.

70. Il faut toujours se souvenir que les fleuves et les rivières, y compris les plus importants, portent alors de nombreux gués dont certains ne sont accessibles qu'en période de basses eaux ; seuls des navires de faible tirant d'eau peuvent alors poursuivre leur route, et si les divers établissements religieux ont des embarcations de plus forte taille, leur immobilisation temporaire grève d'autant leur capacité à transporter régulièrement de grandes quantités de sel.

71. Cf. *supra* note 27.

72. Cf. *supra* note 16.

73. *Recueil des actes de Pépin I^{er}...*, *op. cit.*, note 14, n° VI, 18 mai 826. La franchise de tonlieux est donnée *mercandi vel vendendi gratia*, sur la Loire, l'Allier, le Cher, la Dordogne, la

est dérisoire pour approvisionner l'ensemble de la population et correspond plutôt aux besoins des clercs et des moines et d'une partie de leur clientèle, ce qui n'exclut pas un commerce de sel, marginal mais bénéficiaire; la denrée est précieuse et conserve une bonne valeur d'échange, ce qui fait qu'on la remet éventuellement sur le marché quand on a besoin de mobiliser une certaine somme, d'où les ventes occasionnelles de petites quantités des stocks de sel monastique qu'envisage Loup de Ferrières⁷⁴. Une indication tardive du cartulaire de Marmoutier rappelle d'ailleurs que le sel qui est exempté est celui qui est à l'usage exclusif du cellérier, qui peut certes en vendre un peu s'il a quelques excédents et la nécessité de mobiliser rapidement du numéraire, mais que la communauté serait tenue au versement du tonlieu si elle décidait d'acheter du sel exclusivement pour le vendre⁷⁵. C'est bien l'aveu que ces privilèges n'ont en rien vocation à transformer les églises et monastères en agents économiques dominants pour la distribution du sel comme des autres marchandises d'ailleurs.

Un bref aperçu sur les quantités de sel attribuées aux différentes églises et abbayes permet de prendre la mesure du problème. Les redevances ou fournitures en sel connues pour certaines abbayes demeurent modestes pour des communautés qui vont de cinquante à deux cents personnes plus leurs serviteurs. Malgré l'extrême difficulté à connaître les mesures en usage en ce temps, on peut au moins avoir un ordre de grandeur, en se fondant sur un muid d'une cinquantaine de litres. Les dotations en sel vont de 2,2 à 100 muids, soit de 120 à 5 000 litres par an⁷⁶. C'est dire que ces quantités permettent de répondre aux besoins de l'établissement, mais s'il s'agit de leur seule source d'approvisionnement, cela ne permet pas un gros commerce de sel. Les deux plus grosses rentes en sel, à Gétigné et à Annapes, sont toutes les deux obtenues sur un tonlieu, ce qui prouve l'importance du trafic du sel à ces péages, surtout si l'on tient compte des deux facteurs suivants : d'une part il est peu probable que la part du tonlieu versée à Saint-Aubin d'Angers ou au fisc ait représenté la totalité de la perception en ces lieux, d'autre part un tonlieu, pour être efficace, reposait sur le principe d'une taxe régulière mais modeste, ce qui augure d'une circulation considérable de sel.

D'ailleurs pourquoi y aurait-il eu un réseau dense de tonlieux et de péages le long des routes et des fleuves, si c'était pour le seul plaisir de voir passer des navires et des chariots exempts? Tout ceci laisse place à un vaste marché privé du sel, en bonne partie ignoré par nos sources. De

---

Garonne et les autres fleuves d'Aquitaine. Or seule une cargaison d'un certain prix comme le sel pouvait justifier de tels voyages qui pénétrèrent loin à l'intérieur des terres.

74. LOUP DE FERRIÈRES, *op. cit.*, lettre n° 75.

75. MARCHEGAY, Paul, *op. cit.*, 2, p. 52-53, acte postérieur à 1100 : *Si vero emerint (les moines) aliquid ut revendant, sive salem sive aliud quippiam, non erunt liberi a mercatorum consuetudine quin teloneum solvant, ut illi siquidem qui negociantur. Navis tamen nostra semel in anno salem nobis afferre potest sine teloneo, etiam ad vendendum, pro necessitate cellarii nostri.*

76. Cf. *supra* note 9 (Fontenelle et Saint-Bertin), note 17 (Saint-Aubin d'Angers), note 26 (Jumièges) et note 31 (Reims et Annapes)

plus, tous les établissements religieux n'ont pas de tels privilèges et ceux du bassin de la Seine peuvent être contraints d'acheter leur sel. Saint-Denis a acheté des salines sur la baie de Bourgneuf dès 635 et Saint-Rémi de Reims s'est orientée vers le prélèvement sur ses dépendants au titre de la rente seigneuriale⁷⁷. Saint-Médard de Soissons a recours à des convois de charrettes depuis Beaulieu-sur-Oudon, dans la Mayenne⁷⁸. Jérémie de Sens aussi envoie aussi des voitures vers Toul. Or l'importance de la cargaison ainsi transportée est très difficile à estimer. Les charrettes (*carradae*) et les chariots (*plaustra*) avaient une charge utile nettement inférieure à celle des embarcations pourtant assez modestes utilisées sur les fleuves. On estime généralement qu'on ne pouvait dépasser les cinq cents à sept cents kilos par véhicule, selon qu'il s'agissait d'attelages à deux ou à quatre, voire six boeufs. En fait une grande incertitude demeure⁷⁹. Mais de tels convois étaient nécessairement lents, ce qui imposait aux marchands de les multiplier pour approvisionner toute la population.

•

Les échanges de sel sur les marchés urbains et ruraux étaient donc indispensables, et au-delà des spécialistes, sauniers, transporteurs, et des privilégiés, moines et clercs urbains, tout le monde avait accès à cette marchandise très convoitée, le sel. Ce constat est finalement un bon témoignage de la bonne tenue de l'économie du haut Moyen Âge, mais laisse pourtant un goût d'inachevé. Le sel est bien là, mais quel est son prix, combien de journées de labeur peuvent représenter quelques modestes setiers ? Il faut se résoudre à l'ignorer. Certes Frothaire de Toul reçoit de Jérémie de Sens une livre mais la somme, qui représente deux cents quarante deniers, est largement insuffisante pour pourvoir à la cargaison de plusieurs chariots. De plus, la suggestion du prélat sénonais qui autorise son confrère à éventuellement conserver l'argent laisse à penser qu'il s'agit en réalité d'une simple commission pour rétribuer l'évêque lorrain de ses bons services, voire d'un échange de cadeau codifié dans le système de dons et de contre-dons qui sont une des caractéristiques inhérentes aux relations entre membres des élites⁸⁰. Laissons à Jérémie le mot de la fin : « ...vous le savez, sans la saveur du sel, la vie du chrétien devient fade⁸¹. »

77. LEBECQ, Stéphane, *La Neustrie...*, op. cit., p. 410, ou *supra* note 30. Pour Saint-Rémi de Reims la perception de sel est exigée des manses ingénuiles dans deux villas le long de la Marne (cf. note 52), à Condé et à Chézy pour respectivement 11,33 et 4,12 muids.

78. *Vita Sancti Medardi, Acta Sanctorum Junii II*, p. 86 sqq. qui relate le trajet de chariots chargés de miel et de sel : « *Sed quoniam difficile erat ipsius fundi annuales et uberes fructus devehî posse ad idem coenobium, distrahebantur annuatim; et in aliis speciebus, quibus vehendi et deferendi facilius copia videbatur, eorum pretia expendebantur in melle ac sale, aliisque speciebus.* » Le texte est daté de la fin du IX^e siècle.

79. BRUAND, Olivier, *Voyageurs et marchandises, passim*.

80. *La correspondance...*, op. cit., p. 142 : « C'est pourquoi j'ai envoyé une livre d'argent pour que vous examiniez comment me faire revenir de là-bas nos chariots chargés de sel... Fais comme je le demande ou bien garde l'argent à ton usage. » Pour l'étude de ces relations de dons et d'échanges entre puissants, cf. les travaux de Régine Le Jan.

81. *Ibidem*, p. 143.

RÉSUMÉ

L'histoire du sel atlantique a été davantage étudiée à partir du XII^e siècle que pour les âges obscurs du haut Moyen Âge. Pourtant il existe de nombreuses traces de l'activité des producteurs de sel dès le VIII^e siècle, mais elles sont dispersées dans les chartes, les récits hagiographiques et aussi dans la numismatique de ces régions. On étudie ici d'abord les zones de production du sel, sur la Loire, mais aussi en Charente, sur le littoral breton et celui de la Manche. Ensuite, on s'intéresse au réseau de distribution qui permet d'acheminer le sel vers les consommateurs et on retrouve ainsi les zones qui s'approvisionnent couramment sur l'Atlantique. Enfin, on remet en cause une vision ancienne qui fait de l'Église un acteur majeur de la distribution du sel car les établissements religieux qui bénéficient d'exemption pour le transport de sel se contentent d'adapter leur approvisionnement à leurs besoins; à côté d'eux, il existe des marchands privés qui sont l'essentiel du trafic.

ABSTRACT

The story of atlantic salt was almost studied since the 12th century than for the Dark Ages of Middle Age. Nonetheless, it exists many traces of activities of salt producers since the 8th century but they are mixed in charters, hagiographic accounts and in the numismatic. The article first describes areas of salt production on the Loire, similarly in Charente, on the Breton and Channel shores. Second, it interest to the distribution who permits to dispatch salt just to consumers, thus it is possible to find areas who were furnished with atlantic salt. Finally, it discuss an old view who the church was an important actor of salt distribution because religious centers benefit of an exemption for salt carriage, insofar as the clergy have just adjust their supplying to their wants, private dealers are a huge majority of salt traffic.